

de plus combien il est doux pour des frères de se retrouver ensemble, et nous nous sommes séparés le cœur gros. »

M. L. Jalla écrit de son côté : « Nous sommes en pleins emballages. Nous attendons M. Coillard la semaine prochaine, et comme la pluie semble devoir tomber, nous pourrions peut-être partir aux premiers jours de décembre pour Buluwayo. Je ne quitterai pas notre cher doyen en route ; il est trop peu bien. Il ne va pas mieux qu'en septembre. Si les Mercier sont encore à Paris à l'arrivée de ces lignes, je vous prie de les faire partir immédiatement pour Maféking tout droit. Nous sommes tous bien ; nous avons eu de grandes inquiétudes pour notre dernier enfant, et l'enfant de John. Dieu nous les a rendus, dans sa bonté. Est-il donc possible que dans environ trois mois d'ici je puisse être auprès de vous ? »

Nos lecteurs savent quel deuil assombrira le retour de M. Jalla en Europe : il trouvera vide, au foyer paternel, la place de cette mère qu'il se réjouit tant de retrouver... Nos amis l'entoureront de leur sympathie dans cette grande épreuve. Quant à l'époque de son retour, nous ne croyons pas qu'elle puisse précéder de beaucoup le milieu du mois de mars. D'après les instructions qu'il trouvera à son arrivée à Maféking, terme actuel du chemin de fer, M. Jalla devra y attendre nos amis Mercier et ne se séparer d'eux qu'après avoir dûment organisé leur voyage.



#### RÉCIT DU VOYAGE DE MM. DAVIT ET BOITEUX (1)

##### *Extraits de lettres.*

« Il y a dix jours, écrivait M. Boiteux à la date du 4 août, que nous sommes arrivés au terme de notre long et pénible voyage. »

---

(1) Voir le *Journal des Missions*, année 1895, pages 477 et 506.

Puis il continue en expliquant comment lui et son compagnon, M. Davit, ont dû se séparer à Mangwato, celui-ci étant obligé d'attendre des caisses en retard, tandis que lui-même était pressé d'arriver au but avec les évangélistes Théodore et Alitha sa femme, Aarone et Alina sa femme et leur enfant. Mais il a subi, en chemin, mille contretemps : d'une part, la mauvaise volonté du *driver* (1) qui, de plus, ne connaissait pas la route et finit par les abandonner seuls, un beau matin ; de l'autre, la maladie grave du *leader*, qui nous est racontée dans les lignes suivantes :

« ... Nous étions à peine en route depuis huit jours, lorsque notre *leader* se plaignit de douleurs dans tout le corps. Le surlendemain, son corps se couvrait de milliers de boutons, et je voyais un varioleux pour la première fois. Vous devinez quelle perplexité fut la nôtre ! On nous conseillait d'abandonner le pauvre garçon dans quelque endroit où il y aurait de l'eau, en lui laissant un peu de nourriture ; mais nous ne pûmes nous y résoudre. Nous l'installâmes de notre mieux sur la caisse du wagon, le séparant un peu de l'intérieur par une toile tendue. Sa maladie dura un bon mois. Il en réchappa, les yeux même intacts, grâce, je pense, à de fréquents lavages au sublimé, grâce surtout à Dieu qui le garda...

« ... C'était le 2 juillet, nous allions nous remettre en route (sans *driver* !) après deux ou trois jours de repos, et franchir un immense espace sans eau, lorsque arrivèrent trois voyageurs, dont un me remit un billet envoyé par Davit et daté ainsi :

« 29 juin, dans le désert et la désolation. »

Son *driver* et son *leader*, me disait-il, étaient également incapables, et il me suppliait de lui envoyer du secours. Vous dire mon embarras serait difficile ! Mes bœufs étaient fatigués

---

(1) On appelle *driver* et *leader* les deux hommes qui sont indispensables pour conduire un attelage de bœufs. Le premier tient le fouet et excite l'attelage ; le second se tient à la tête du convoi et le conduit.

et avaient déjà mille peines à traîner mon lourd wagon ; je ne pouvais songer à leur faire rebrousser chemin... D'autre part, pouvais-je laisser Davit sans réponse?... Je demandai donc à ma femme de me laisser aller le rejoindre tandis qu'elle continuerait la route en avant avec le reste de l'expédition. Elle y consentit courageusement, mais non sans émotion. Je pris du pain, un peu de viande et de lait, et, la carabine sur l'épaule, je partis, accompagné d'un de nos garçons.

« Les messagers ayant mis deux jours et demi à nous rejoindre, je pensais qu'en deux jours au plus nous aurions retrouvé Davit qui, pendant ce temps, avait dû avancer un peu à notre rencontre. Le soir du premier jour, après avoir marché cinq heures, nous nous arrêtâmes pour préparer notre lit. Ce fut vite fait : la terre nue à côté d'un grand feu devait me tenir lieu de matelas. Je le trouvai dur et surtout froid, car nous étions en hiver et la glace s'était montrée.

« Le lendemain nous croisâmes deux voyageurs venant de Baluwayo, auprès de qui nous nous informâmes des wagons cherchés ; mais ils n'en savaient rien. Cette nouvelle m'émut beaucoup, car notre provision de pain touchait à sa fin ! Aussi ce jour-là ne mangeai-je rien du tout. Mon garçon en fut tout troublé, et il le témoignait par un de ces claquements de palais qui expriment chez le noir de la contrariété ou de la peine. Vers le soir, un nuage de poussière signala l'arrivée d'un wagon. C'étaient des Anglais à qui, dans mon mauvais langage, je demandai quelque nourriture. J'étais un peu honteux de mendier ainsi, mais j'avais faim, et mon garçon aussi. Ils me donnèrent la moitié d'un gros pain tout frais, dont nous dévorâmes aussitôt un morceau énorme. Il était 5 heures, nous ne pouvions songer à aller plus loin ce jour-là.

« Nous avions tant espéré que la nuit ne tomberait pas avant que nous eussions rencontré Davit ! Mais le lendemain il fallut encore reprendre notre marche. Je commençais à me demander avec une vraie angoisse si nous suivions la bonne

route et si nous rencontrerions jamais mon camarade. Et il ne nous restait, de nouveau, plus de pain!... Sur le soir, cependant, nous atteignîmes un village de Masaroas (Bushmen) situé près de l'eau, et, à force de faire des questions, nous comprîmes que le wagon de Davit n'était pas loin. Je me hâtai de décharger ma carabine pour avertir mon ami de notre voisinage. Ces détonations successives se produisant sans que j'eusse à recharger mon arme, étonnèrent ces pauvres gens. « Voyez, leur dis-je, je pourrais tirer sur vous tous successivement; mais je suis un missionnaire et je viens vous dire que Dieu vous aime, et je vous tends la main comme à des frères. » A ces mots, le plus considéré d'entre eux prit la mienne avec confiance, et j'en vis un autre qui s'éloignait. — Celui-là, pensai-je, en a assez de mon pauvre discours... car il faut vous dire que je sais à peine quelques mots de leur langue... Mais non, au bout d'un moment, il revenait avec un gros morceau d'antilope fraîchement tuée, qu'il me donna... Je l'aurais bien embrassé! Ce brave Masaroa, d'une tribu universellement méprisée, il se montrait donc le plus généreux de tous!...

« J'attendis jusqu'à 11 heures du soir, mais Davit n'arrivait toujours pas. Cette attente dura encore jusqu'au milieu du lendemain. Oh! que les heures me parurent longues durant cette nuit et cette demi-journée!... L'antilope grillée me parut délicieuse; mais mon estomac détraqué par le jeûne n'en put supporter beaucoup. Davit, heureusement, finit par arriver, et son pain me rendit un peu de force.

« Malgré la fatigue, nous causâmes tard dans la nuit, auprès du feu. Nous avions tant à nous raconter! Nous restâmes ensemble deux jours et, après nous être reposés et avoir donné à Davit toutes les indications nécessaires au voyage qu'il poursuivait derrière nous, nous repartîmes. C'était le dimanche soir, et le lendemain, après avoir marché tout le jour et une bonne partie de la nuit, nous nous retrouvâmes au point d'où nous étions partis huit jours auparavant. Ah! qu'il me parut triste de ne plus y retrouver ma chère femme!



Où était-elle? Comment son voyage se poursuivait-il? Avait-elle trouvé de l'eau?... La fatigue nous retint, le lendemain matin, un peu plus longtemps que je n'en avais eu le projet, et, à peine avons-nous marché une heure que mon *boy* me montra avec épouvante des traces toutes fraîches sur le sol... Ainsi donc, si j'étais parti plus tôt, comme je le voulais, nous nous serions trouvés en face du terrible roi du désert! Ainsi Dieu veillait sur nous! Malgré ce sentiment réconfortant, je ne pus m'empêcher d'avoir un frisson; d'autant plus que la route était bordée de hautes herbes touffues... Qui sait si le lion n'était pas encore caché par là? Nous avançâmes avec précaution, le soleil était de feu. Pour étancher la soif qui nous dévorait, nous buvions de temps à autre une goutte d'eau de nos gourdes. A midi, tout était vide, et lorsque, après trois heures de marche, nous arrivâmes à un étang, il était à sec! Et nous étions à dix heures de marche de la prochaine eau!...

« Nous essayâmes de réparer un peu nos forces épuisées en avalant quelques bouchées de pain, mais elles s'arrêtaient à notre gosier desséché, et nous passâmes une nuit terrible. Oh! mon Dieu, m'écriai-je, en reprenant notre marche le lendemain matin, toi qui nous as donné du pain alors que nous mourrions de faim, ne nous donneras-tu pas de l'eau alors que nous périssons de soif?... A peine avais-je prié ainsi, que nous vîmes apparaître, à un contour du chemin, les mêmes hommes qui, huit jours auparavant, nous avaient déjà sauvé la vie. Ils nous versèrent de l'eau en abondance, et nous bûmes avec délices... Mais ce nouveau témoignage de la bonté de Dieu me rendait confus, et je pleurai de gratitude! Je venais, d'ailleurs, de recevoir un billet de ma femme, qui me racontait les péripéties de leur voyage, le manque d'eau, le rugissement du lion, etc., etc... Bref, le lendemain nous étions réunis, et, le 26, nous arrivions à Kazungula: nous avons mis dix semaines à faire un trajet que les trains de France accomplissent en dix-sept heures! Mais quel bonheur ce fut de recevoir le bon accueil du missionnaire

M. L. Jalla, bien triste, pourtant, du départ de son cher petit Edouard. Vous savez que nous restons à Kazungula, tandis que Davit va à Séfula. Nous devons, avant tout, nous occuper d'apprendre la langue. « E. B. »



## CONGO FRANÇAIS

### LA MORT DE M. JACOT

Sa dernière lettre et son dernier appel. — Sa fin. — Son œuvre.  
— Les besoins de la mission du Congo.

Les derniers courriers du Congo nous ont enfin apporté les détails si longtemps attendus sur la mort de l'excellent missionnaire que nous avons perdu. Ils nous ont apporté aussi une lettre de lui, lettre que la mort l'a empêché d'achever, et qui constitue par là même le plus émouvant et le plus sérieux des appels. Nous publions cette lettre sans y rien changer et en la complétant par celles que madame Jacot et M. Haug nous ont adressées les jours suivants.

#### *La dernière lettre de M. Jacot.*

Lambaréné, le 24 octobre 1895.

Cher monsieur Boegner,

Depuis la dernière fois que je vous ai écrit, au commencement d'août, je crois, je n'ai rien de brillant à vous annoncer. Vers la fin de ce mois, comme nous étions sur le point de nous embarquer en famille pour Talagouga, tant pour nous reposer nous-mêmes que pour donner un coup de main d'encouragement à nos amis Forget et Gacon, ma femme fut prise d'un fort accès de fièvre qui nous contraignit de renvoyer notre voyage. Le deuxième jour je fus pris à mon tour et, pendant une semaine, nous avons été malades ensemble, de sorte que M. Haug fut contraint de venir s'installer deux jours chez nous pour nous soigner. Le 11 octobre nous avons pu enfin